

Les Amants du presbytère

Marie-Bernadette Dupuy

Les Amants du presbytère



© 2015, les Éditions JCL INC. (Chicoutimi, Québec, Canada).

© Calmann-Lévy, 2017.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0096-2

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À Fabienne et Gérard Fauvin,
les grands-parents maternels
de nos chers petits-enfants,
En leur souhaitant une bonne lecture,
avec toute mon affection.*

*À Monique Frodeau,
qui m'a raconté avec passion et émotion
la tragédie qui s'est déroulée
à Saint-Germain-de-Montbron, en 1849.*

*À Gilbert Maurellet,
qui m'a fourni de nombreux journaux
relatifs aux faits et des photos anciennes
qui m'ont donné une idée
du cadre de l'époque.*

NOTE DE L'AUTEURE

Si j'ai choisi de sortir de l'oubli une affaire aussi particulière, c'est grâce à une rencontre que j'ai faite avec une femme passionnée par son terroir, Monique Frodeau, maire de Saint-Germain-de-Montbron jusqu'en 2014, qui m'a raconté avec émotion la tragédie qui s'est déroulée là en 1849.

Une sombre histoire qui l'avait tellement impressionnée qu'elle aurait aimé l'écrire. Elle possédait, en effet, une abondante documentation sur le sujet, mais elle ne se sentait pas à même d'entreprendre ce travail en raison de ses multiples obligations. Elle me demanda donc de m'en charger et je la remercie de sa confiance.

Bien sûr, je suis allée me promener à Saint-Germain de-Montbron, qui se présente aujourd'hui comme un beau et paisible village entouré de champs et de prairies, veillé par son clocher carré dominant les toitures de tuiles d'un rose doré.

Je suis certaine qu'en visitant nos bourgs, nos petites villes ou nos châteaux, nous marchons

sur les traces effacées de mille personnages qui ont existé, dont les passions ont causé des tragédies qui, souvent, seraient dignes de faire l'objet d'un roman.

Je tiens également à exprimer toute ma gratitude aux personnes et organismes qui m'ont fourni de précieux témoignages ainsi que des documents. Je pense plus particulièrement aux Archives municipales de la Ville d'Angoulême et aux Archives départementales de la Charente, à Monique Frodeau, Gilbert Maurellet, Jean Brouillet et Dominique Grangeaud.

Marie-Bernadette Dupuy

Mathilde de Salignac

*Saint-Germain-de-Montbron, Charente,
vendredi 29 juin 1849*

Mathilde de Salignac se tenait accoudée à la fenêtre de son salon pour respirer le parfum des roses qui fleurissaient au pied du mur. Le soleil dorait ses cheveux châtain clair et la chair nacrée de sa gorge. Elle avait du chagrin, à la manière d'une fillette à qui on aurait confisqué un jouet.

L'avenir lui paraissait terne, morose. Elle recommencerait bientôt à s'ennuyer, comme pouvait s'ennuyer l'épouse d'un médecin de campagne, son aîné de quelques années.

Pourtant, elle était mariée à un homme honorable, fort estimé dans le pays. Le couple possédait des biens immobiliers importants à Saint-Germain et menait un bon train de vie. Au début de leur union, Mathilde se plaisait dans son rôle d'épouse de notable. Après des études chez les sœurs, elle s'était sentie enfin libre ;

elle pouvait à loisir satisfaire sa coquetterie, son besoin de paraître. Les réceptions lui permettaient de briller au sein d'une petite société bourgeoise, sous l'œil admiratif de son époux. Mais, au fil du temps, elle s'était lassée de voir toujours les mêmes visages et de rire des mêmes plaisanteries. Oui, l'ennui était venu, pesant, source de folles rêveries, son unique consolation, car elle avait souvent l'impression de ne pas être à sa place, de gâcher ses plus belles années.

« Si seulement nous habitions Angoulême ! déplora-t-elle dans le silence de son cœur épris de romantisme. Le dimanche, je pourrais me promener dans les beaux quartiers, croiser des inconnus qui me dévisageraient... »

— J'ai cru t'entendre soupirer, Mathilde, fit une voix d'homme derrière elle. Pourtant, aujourd'hui, j'ai pu déjeuner avec toi.

— Oui, mais tu ne tarderas pas à filer dès qu'on viendra te chercher pour une cheville foulée ou les râles d'un agonisant, répliqua-t-elle en faisant face à son mari.

Le docteur Colin de Salignac ôta ses lunettes et replia le journal de la veille qu'il avait parcouru d'un œil distrait. Mathilde virevolta afin de faire bruissier sa large jupe en soie jaune. Heureusement, elle avait le plaisir de porter de jolies toilettes et d'ajouter des dentelles ou des rubans sur un corsage, sans se soucier d'économiser.

— Tu es ravissante ! Tu es sans conteste la plus belle femme du village, déclara-t-il. J'en suis fier, même si ta beauté nous attire parfois des soucis.

— Des soucis ? Tu es le seul à le croire, Colin. Les gens ne peuvent pas s'empêcher de calomnier, de juger les choses sans rien y comprendre. Le père Bissette en a payé le prix ; il a dû quitter ses paroissiens.

— Et tu regrettes son départ, puisqu'il ne sera plus question de repas sur l'herbe avec tes amies et le curé. Sans vouloir te vexer, Mathilde, admets qu'un homme d'Église, abbé, prêtre ou curé, ne devrait pas s'afficher en compagnie des jeunes femmes mariées du village.

Il ponctua ses propos d'un hochement de tête plein de sous-entendus, ce qui agaça son épouse.

— Mais enfin, Colin, c'est ridicule. Il n'y avait justement aucun risque ! Les religieux ne sont pas des séducteurs, tant s'en faut. Ils respectent leurs vœux de chasteté et leur sacerdoce. Tu me déçois en cultivant des pensées aussi vulgaires que les paysans d'ici. Et puis franchement, être jaloux de Bissette ! Il était plus vieux que toi, en plus d'être laid et repoussant.

— Je te l'accorde, mais il m'exaspérait par la façon qu'il avait de te regarder ou de te serrer la main trop longtemps.

La mine attristée, la jolie Mathilde prit place dans un fauteuil, à bonne distance de la fenêtre. Elle s'empara d'un ouvrage de broderie rangé dans une panier à ses pieds.

— Je vais coudre sagement, ironisa-t-elle. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— Eh bien, si, je m'inquiète. On nous envoie dès demain un nouveau curé ; je l'ai su par

le maire. Alors, écoute-moi, Mathilde : cette fois, tu t'en tiendras à l'écart ! Je t'interdis de l'approcher, de faire ta coquette devant lui.

Plus soucieux que furieux, le médecin alluma un cigare. Il se mit à déambuler de long en large dans le salon. Sa femme l'observait, mine de rien. Il avait un peu de ventre, les tempes déjà grisonnantes à l'approche de la quarantaine et un cou de taureau épais, souvent rouge, l'été.

Elle l'avait épousé dix ans auparavant et lui avait donné un fils, Jérôme, vingt mois après leurs noces. C'était un mariage de raison, même si Colin avait su la conquérir par de beaux discours en lui promettant une existence aisée, un statut social enviable.

Au temps de leurs fiançailles, Mathilde le trouvait charmant et galant, malgré des traits ordinaires, des mâchoires larges, un bouc et une moustache qui le vieillissaient. Mais pas un instant elle n'avait ressenti les élans du cœur propres aux amoureux, émoi et impatience mêlés dont elle lisait avec un trouble délicieux la description dans certains romans.

La nostalgie de sa jeunesse sacrifiée à cet homme lui fit répondre, d'un ton âpre :

— Tu m'interdis d'approcher le nouveau curé ? Je n'aurai plus le droit d'aller à la messe, dans ce cas, de me confesser, ni de communier ! Et qui enseignera le catéchisme à notre fils ? Qui lui fera la classe, si ce n'est le prêtre de la paroisse ?

— Mathilde, ne fais pas l'enfant, tu me comprends très bien. Je te demande seulement de ne pas te montrer trop familière et amicale, comme vous l'avez fait, toi et tes amies, avec Bissette, dont je suis enfin débarrassé.

On frappa à la porte du salon. Le docteur cria d'entrer. Suzanne Boutin, la servante, fit irruption, sa coiffe blanche de travers et les mains encore luisantes d'humidité, car elle faisait la vaisselle.

— Monsieur, le petit s'est blessé. Il courait dehors et, patatras ! il a fait une chute. Il s'est fait mal sur une pierre, j'crois ben.

— Mon pauvre chéri ! s'exclama Mathilde en se ruant vers le vestibule.

Son mari la suivit sans s'alarmer outre mesure. Ils aperçurent leur fils assis dans l'herbe, en larmes. Du sang s'écoulait d'une plaie à son genou. Sa mère l'étreignit et couvrit son front en sueur de petits baisers affolés.

— Papa va te soigner, mon chéri, ne pleure plus.

Elle jeta un regard méfiant autour d'elle. Mathilde appréciait la belle maison bourgeoise qui leur servait de demeure. Seules lui déplaisaient, au fond du vaste jardin soigneusement entretenu, les trois tombes qui subsistaient de l'ancien cimetière.

— Moi, je n'aime pas voir ces croix, se plaignit-elle encore une fois. J'espère que le nécessaire va être fait pour les enlever, Colin. C'est trop triste pour le petit, aussi.

— Si Jérôme a fait une chute, ce n'est pas à cause des tombes ni des croix ! Il galope comme un fou. Ai-je tort ou raison, fils ?

— J'ai trébuché à cause d'une grosse pierre, là-bas, près d'une tombe, balbutia le garçon du haut de ses huit ans et demi.

— Ah ! triompha Mathilde. Tu en parleras au maire, Colin, tu n'as pas à payer les travaux. Viens, Jérôme, nous allons mettre de la teinture d'iode et un gros pansement sur ta blessure.

L'enfant se leva en reniflant. Ses parents lui prirent la main pour marcher jusqu'à la maison. De la cuisine, Suzanne les guettait. Elle avait écouté les doléances de sa patronne et affichait une moue méprisante.

La bonne se moquait bien des fameuses croix et des tombes moussues. Ce qui lui importait, c'était ses gages et les mouchoirs de dentelle que lui donnait Mathilde quand elle ne les trouvait plus à son goût.

*

Saint-Germain, samedi 30 juin 1849

Roland Charvaz venait de descendre de la malle-poste au relais de La Brande. Le cocher